

Il était de ceux que l'on n'oublie pas...

Évocation du Pasteur Samuel Roth

Pierre Gout

On imagine combien il doit être désagréable pour la deuxième épouse d'un veuf remarié d'entendre son conjoint sans cesse ressasser les louanges de celle qui l'a précédée. C'est à une épreuve à peu près semblable qu'ont été soumis, dans les années d'après-guerre, les divers ministres du culte réformé qui se sont succédé dans le presbytère de L'Estréchure.

Au cours de leurs conversations avec tel ou tel de leurs paroissiens, quel que soit le sujet abordé, les charmes du passé, les difficultés du présent, les incertitudes de l'avenir, il leur arrivait, en effet, plus d'une fois de voir s'embuer de nostalgie les yeux de leur interlocuteur. Et toujours, dans un soupir, revenaient les mêmes mots: « Ah! Du temps de M. Roth!... »

Et l'homme d'église s'agaçait intérieurement de cette sempiternelle évocation d'un prédécesseur, dans laquelle il croyait à tort discerner une comparaison désobligeante à son égard, sans se douter, par ailleurs, que le personnage objet de regrets si unanimes n'avait pas manqué, de son vivant, de connaître aussi la critique.

J'ai peu de renseignements sur ce que fut, avant 1930, la vie de Samuel Roth. Mais dans ces quelques lignes qui ne veulent être qu'un simple témoignage et en aucun cas une notice biographique, je pense qu'une relation trop détaillée n'aurait pas sa place. Je dirai donc seulement qu'il était né à Versailles, sans doute aux environs de 1877, dans une famille d'origine alsacienne. Il fut nommé à L'Estréchure en 1919, au lendemain de la « Grande Guerre » à laquelle il avait participé dans les transmissions. Il avait auparavant occupé d'autres postes, en particulier à Bagard où il avait

connu Eva Méjean, qui fut la compagne de sa vie et lui survécut quelques années. Ils ne devaient pas avoir d'autre enfant qu'une petite fille, nommée Monette, accueillie à leur foyer aux alentours de 1935 et qui devait être adoptée par la suite.

Lorsque j'essaie, en fermant les yeux, de retrouver son image, je vois un personnage de haute stature, long et décharné, droit comme un I, enveloppé dans une grande cape, portant chapeau mou, lorgnon et barbiche, et déambulant d'un pas énergique, bien que l'âge commence à marquer son visage. Mais je conviens que le portrait reste assez flou.

Ceux qui aiment classer les humains en catégories antagonistes tracent volontiers une ligne de démarcation nette et franche entre les athées et les croyants, ces derniers étant reconnaissables au fait qu'ils pratiquent une religion. Mais on pourrait aussi faire une distinction, tout aussi fondée, entre ceux qui se posent des questions et ceux qui ne s'en posent pas. Les deux clivages sont croisés. Pour ceux dont la pensée roule sur des rails, tout devient d'une clarté limpide. Pour les uns, il n'y a pas de mystère, pour les autres, il est élucidé, et la réflexion ne va pas plus avant.



photo Philippe Millet

Plaque commémorative dans le temple de Saumane

Toute autre était la démarche de Samuel Roth, et j'ai tout lieu de penser que la foi n'était pas venue en lui sans trouble ni débat intérieur. Je me souviens de l'avoir entendu évoquer une certaine phase de sa jeunesse au cours de laquelle, ayant tourné le dos à toute préoccupation d'ordre religieux, il avait entrepris et poussé assez loin sans doute des études scientifiques. À la suite de quoi, et je ne sais dans quelles circonstances, il avait retrouvé son chemin de Damas et s'était orienté vers la théologie.

Mais durant toute son existence, il continua de porter en lui cette dualité, cette volonté d'arbitrer le difficile dialogue entre Foi et Raison, dont il ne supportait pas que l'une puisse étouffer l'autre. Lorsqu'il avait à développer certains passages bibliques ou la rationalité se trouvait par trop malmenée, il n'évoquait cependant pas cette dérive vers le merveilleux que peut subir la relation de faits authentiques transmise de bouche à oreille au travers des générations. Il s'en tenait strictement aux textes et cherchait à démontrer que l'inattendu, l'invraisemblable et l'inexpliqué font aussi partie, du réel. Je me souviens, par exemple, de la manière dont il commentait, à l'école biblique, certain récit du Livre des Rois où l'on voit le prophète Élisée faire surnager le fer d'une hache tombée par accident dans une eau profonde :

- Prenez, nous disait-il, une fine aiguille ou bien une épingle. Posez-la sur les dents d'une fourchette. Immergez ensuite délicatement et bien à l'horizontale cette fourchette dans une cuvette d'eau. Il y a de bonnes chances pour que l'aiguille reste en surface, au moins un certain temps. Il faut donc admettre qu'un objet mé-tallique peut flotter, sous certaines conditions...

La démonstration valait ce qu'elle valait, mais, que l'on fasse l'expérience ou pas, nos esprits enfantins conservaient le sentiment que, même en physique, les certitudes trop péremptoires peuvent se trouver en défaut.

L'homme de science s'affirmait en lui de bien des manières. Ses visiteurs en avaient la première révélation à la vue du monumental télescope, monté sur trépied, que l'on apercevait en entrant dans une pièce du rez-de-chaussée. Il avait suivi de près les balbutiements de ce qu'on appelait la TSF, et, le premier, avait initié ses paroissiens au miracle des ondes hertziennes. Il avait une connaissance approfondie des mathématiques, de la physique et de plusieurs autres disciplines. Et même, concernant les problèmes de santé, il

possédait suffisamment de notions pour pouvoir dispenser quelques conseils aussi sages que précieux dans un temps où l'on ne disposait pas encore de l'information médicale que dispensent aujourd'hui, à profusion, revues et magazines.

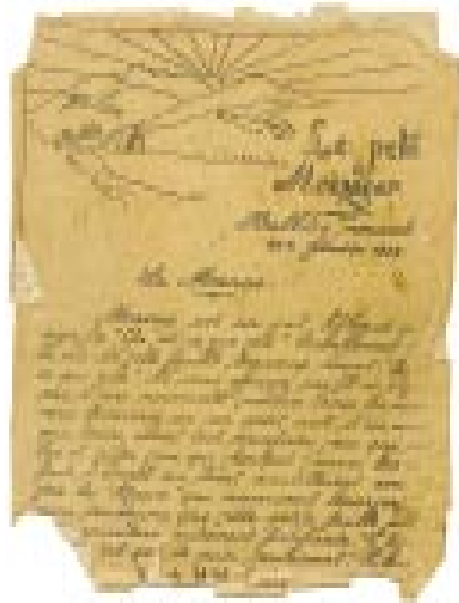
Il s'avérait également bon musicien, et aussi bon dessinateur, ce qui lui permettait d'illustrer *Le Petit Messenger*, un bulletin paroissial dont il était le fondateur, et qui, d'ailleurs, paraît encore, sous une forme différente. Cette feuille mensuelle, manuscrite et ronéotypée, s'ouvrait assez souvent par un dialogue édifiant entre deux pittoresques personnages : M. Bondu-rand, bourgeois cossu, cultivé, bon chic bon genre, et le vieux Batistou, fils de la terre, débordant de sagesse populaire et d'onction évangélique. Le premier dispensait sa science et le second en tirait les leçons.

Vers la fin de son ministère, il avait dû accepter la desserte, en lieu et place de Peyrolles, de la paroisse des Plantiers, avec ses nombreux et lointains écarts. La pénibilité de cette tâche s'était trouvée accrue du fait de la guerre et du rationnement de l'essence. Il se voyait par là même contraint, bien souvent, de laisser sa voiture au garage, et il avait alors recours à un imposant vélocipède sur lequel il déambulait de la Valmy jusqu'à Faveyrolle.

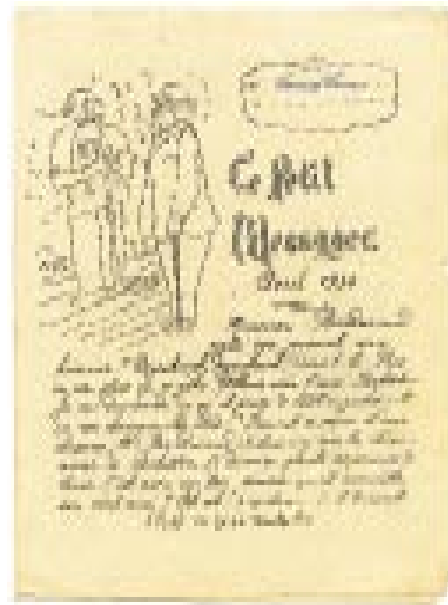
Il passait beaucoup de temps en visites, allant ouvrir sa bible dans les mas les plus reculés. Il connaissait chaque famille et avait pour tous un égal respect. En ce temps où l'œcuménisme ne balbutiait pas encore, je ne l'ai jamais entendu tenir de propos désobligeant ni à l'égard de l'Église romaine ni à l'encontre des autres communautés réformées. Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir aussi son franc parler avec tout un chacun, et même ceux qui ignoraient la couleur des peintures du temple pouvaient s'attendre à être interpellés directement :



photo famille Roth



Le Petit Messenger n° 1 - Janvier 1923



Le Petit Messenger - Avril 1934

- Quel âge avez-vous, M. X?
- Hé bien, je vais sur mes soixante et dix...
- Soixante et dix ans!... Hé, hé! C'est un âge ça, tout de même... Il faut se préparer maintenant... Il faut se préparer!

Une semblable apostrophe, venant de tout autre que lui, aurait sans doute été mal perçue. Venant de *Monsieur Roth*, elle paraissait naturelle et allant de soi. Mais peut-être la durée de son ministère y était-elle pour quelque chose... Car, à notre époque où on valorise la mobilité parfois jusqu'à l'élever à la hauteur d'un mérite, il reste permis de se demander s'il est véritablement si malsain de s'enraciner dans un entourage humain au point même de l'aimer et de s'en faire aimer.

À chaque Noël, les enfants de l'École biblique se retrouvaient avec leurs parents dans le temple, devant un grand sapin illuminé. C'était un spectacle unique, car nulle part ailleurs on ne dressait encore de sapin. Faute de guirlandes électriques, inconnues en ce temps-là, on utilisait d'authentiques bougies, ce à quoi personne ne voyait d'inconvénient. Et le pasteur racontait une histoire.

Mme Monette Massip, fille de Samuel Roth, à qui ce texte avait été soumis, nous a apporté des précisions qui nous ont permis de rectifier certaines erreurs ou confusions. Elle nous a par ailleurs adressé ce commentaire que nous sommes heureux d'insérer :

« Mon père faisait partie de la *Sociedad Astronomica de Barcelone*

depuis 1910. Il était peintre à ses heures et jouait du violon comme un professionnel. Tout l'intéressait, jusqu'à réparer parfois les pendules de ses paroissiens! Dès qu'il y avait un problème dans une famille, même d'ordre médical, il était là pour donner des conseils. Il était né à Versailles en 1876 de parents alsaciens. Il est mort le 7 juillet 1942, à la veille de sa retraite.»

Elle souhaite, d'autre part, que soit signalée l'influence déterminante exercée par le Pasteur Granier, de Bagard, sur Samuel Roth, au début de sa carrière.

C'est elle, enfin, qui nous a procuré la photographie illustrant cet article. Qu'elle soit donc ici remerciée pour cette importante participation.

Le 25 décembre 1941, Samuel Roth, qui devait alors approcher les 65 ans, fit un parallèle entre la durée de combustion d'une de ces bougies et celle de la vie humaine :

- Voyez-vous, mes enfants, dit-il, votre bougie à vous vient tout juste d'être allumée. Quant à la mienne, elle est presque consumée jusqu'au bout...

Le sentait-il vraiment, ou ne croyait-il pas si bien dire? C'était son dernier Noël. Sa bougie s'éteignit au mois de juillet suivant, alors qu'il se trouvait en vacances dans sa maison de Bagard.



Il y a donc plus de soixante ans de cela. Était-ce avant le déluge? Était-ce hier?... À chacun d'apprécier selon son âge et le sentiment qu'il a de la fuite des jours. Mais je pense qu'il n'était pas déplacé d'évoquer ici la mémoire d'un personnage hors du commun qui avait, en son temps, arpenté tous les chemins de cette vallée, d'un pas alerte et infatigable dont la trace n'est pas encore entièrement effacée. ■

Dialogues entre M. Bondurand et Batistou
publiés dans *Le Petit messager*

Le Petit Messager, Avril 1934

Monsieur Bondurand replie son journal avec humeur. « Dégoûtant, dégoûtant ! s'écrie-t-il. Plus on va, plus ça se gâte. Allons voir l'ami Batistou. Je me demande ce qu'il pense de tout ce gâchis ; et ça me changera les idées ! »

Prenant sa canne et son chapeau, M. Bondurand s'achemine vers la chaumière de Batistou. Ce dernier plante ses pommes de terre. C'est avec un bon sourire qu'il accueille son vieil ami.

« Oh ! Ah ! s'exclame-t-il devant l'indignation du bon bourgeois, moi, voyez-vous, je trouve comme vous que c'est triste, très triste même. Mais, regardez-moi ça ! Voilà le soleil qui se met à piquer ferme, les amandiers sont en fleur ; ça commence à remuer. Moi, je plante mes pommes de terre.

– Oui oui, mon brave ami, mais en attendant...

– Oh ! Je sais ce que vous voulez dire et je vous comprends mais voyez-vous, la terre tourne toujours et nous avec. Ça me fait rire quand je vois tous ces gens qui l'oublient et qui s'imaginent que leurs petites affaires sont tellement importantes.

– Cependant, Batistou, il y a des injustices dans le monde, des iniquités, la guerre...

– Patience, M. Bondurand, ça finira par se régler. Vous, vous êtes pressé. C'est comme qui dirait ceux qui tireraient sur la plante croyant faire pousser plus vite les pommes de terre. Laissez faire le soleil ; elles pousseront bien toutes seules.

– Mais enfin Batistou, nous avons bien quelque chose à faire et en attendant, nous sommes vieux.

– Dame oui ! À nous de planter de notre mieux. Quant au reste, c'est consolant. Voyez donc, c'est pas pour rien que Pâques, ça se trouve au printemps. Il semble que tout est fini, tout est bouclé et puis, v'là que tout recommence. Évidemment, y en a qui ne tiennent pas à ce que ça recommence parce que... Mettez-vous à leur place ! Mais y en a d'autres qui sont pas des saints mais qui pensent tout de même à monter plus haut. Faites comme eux, M. Bondurand, et vous vous en trouverez bien. C'est moi, Batistou, qui vous le dis. »

Le Petit Messager, Mars 1940

Batistou arrive tout effaré chez son ami M. Bondurand. « Vous avez vu, M. Bondurand, ces deux belles étoiles qui se courent après et qui vont se cogner dans le ciel ? Hier soir, j'ai regardé là-haut, par hasard, et ça m'a rudement effrayé. Vous savez ce que c'est ?

– Bien sûr, bien sûr, ami Batistou. Venez, par ici devant cette carte du ciel ; je vais vous expliquer cela. Vous voyez ces épingles que j'ai piquées ici et là. Voilà vos deux étoiles. Ce sont deux planètes, c'est-à-dire deux terres comme la nôtre. La plus brillante est Vénus visible tantôt le matin, tantôt le soir. Elle tourne comme la terre autour du soleil et cela, entre la terre et le soleil. La seconde est Jupiter, une très grosse planète qui tourne aussi autour du soleil mais bien plus loin que la terre. Vous voyez que ces deux planètes ne risquent pas de se cogner, comme vous dites, et qu'il n'y a rien là d'effrayant. Un peu plus loin, voici Mars et Saturne que vous auriez pu voir dans la même région. Spectacle curieux que bien peu ont su admirer.

– Oh, bien, M. Bondurand, et tous ces petits points sur votre carte, qu'est-ce que c'est ?

– Les étoiles, mon ami, c'est-à-dire des soleils comme le nôtre et même bien plus grands et qui ne nous paraissent comme des points lumineux qu'à cause de l'immense distance qui nous en sépare. Toutes ces étoiles appartiennent à un groupe qui en comprend des millions et probablement des milliards et qu'on appelle la voie lactée. Puis dans l'espace infini, il y a des millions et peut-être des milliards d'autres nébuleuses qui s'enfuient dans cet infini dont nous n'avons aucune idée.

– Ben, M. Bondurand, qu'est-ce que nous faisons là-dedans ? Et notre guerre, et M. Hitler et compagnie ? C'est effrayant !

– Oui, Batistou, ce serait effrayant si nous ne savions pas que tout cela prouve la sagesse infinie qui se moque de notre prétendue sagesse. Voici Pâques qui s'approche. C'est la fête de la vie quand même malgré la mort qui n'est qu'une apparence. Pour vous comme pour moi, Batistou, le moment vient où nous comprendrons la vanité de beaucoup de choses qui nous paraissent importantes et l'importance de beaucoup de choses auxquelles on ne pense pas assez. »